

## AVANT-PROPOS

UN TRADUCTEUR-TERMINOLOGUE au service du gouvernement canadien tenait une chronique linguistique hebdomadaire dans le journal de langue française de la capitale. En août 1971, il publia une série d'articles virulents sur l'impossibilité d'enseigner à traduire et sur le caractère «puéril et machinal de l'acte traductionnel». Il convient de rappeler que, trois ans auparavant, le premier programme de licence en traduction avait vu le jour à l'Université de Montréal, qu'une vingtaine de diplômés de la première promotion – tous boursiers – venaient d'entrer en fonction au Secrétariat d'État, à Ottawa, et qu'en septembre, l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa allait inaugurer à son tour un programme de premier cycle en traduction. Il est difficile de dire dans quelle mesure les propos de ce chroniqueur que nous allons lire reflétaient alors l'opinion des autres traducteurs formés en emploi et n'ayant jamais mis les pieds dans une école de traduction. Le texte de M. Albert Beaudet (1971) mérite d'être cité intégralement, car dans son genre, c'est un morceau d'anthologie. Il renferme, en effet, la plupart des préjugés et fausses conceptions qui ont circulé sur l'apprentissage de la traduction et circulent encore dans certains milieux où cette formation n'est pas encore organisée. Voici donc ce que l'on pouvait écrire sur le sujet, il y a une trentaine d'années.

### *La traduction peut-elle s'enseigner et s'apprendre?*

*La traduction, affirmons-le dès le départ, ne peut s'enseigner. Elle peut, cependant, s'apprendre, ou du moins peut-on apprendre ce qui permet de traduire.*

*Nous voyons dans le journal l'annonce d'une municipalité qui recherche un traducteur. L'auteur de l'annonce, qui n'est visiblement pas orfèvre en la matière, pose comme condition de candidature que le postulant soit pourvu d'un «diplôme en traduction».*

*Diplôme en traduction! Qu'est-ce que cela? Y aurait-il de par le monde une école qui enseignât la traduction comme d'autres enseignent la chirurgie, le génie électrique, la menuiserie, la théologie, l'économie politique, l'art byzantin, les langues indo-européennes, ou la lecture, l'écriture et le calcul? Vite, qu'on nous en donne le nom et le lieu et, vieux traducteur qui fait encore ses classes, nous irons sur-le-champ nous y inscrire. [...]*

*Pour qu'une école puisse enseigner la traduction et, surtout, décerner des diplômes de traduction, il faudrait que la traduction soit un art ou une science. Or, tous les traducteurs qui ont réfléchi sur la question, se sont observés à l'œuvre et sont reconnus comme compétents par le client, vous diront qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. Pour que la traduction soit science, il lui faudrait un corps de doctrine comme à l'économie politique; et art, un ensemble de tours de main comme à la chirurgie.*

*Où sont art et science dans la traduction de horse par «cheval»? Toute traduction se ramène à cet enfantillage. Le faux traducteur le nierait. Le bon traducteur le confirmerait. S'il y a difficulté, elle est rarement dans le texte. C'est dans le cerveau du traducteur qu'elle réside. Est-il pris de court devant un mot, une expression, une phrase, un chapitre, un livre? C'est son savoir qui est mince, c'est son sens de l'écriture qui est peu affiné. Voilà bien les deux conditions qui font le traducteur : savoir et écriture.*

*Quelques exemples. Comment traduire broadcasting time, time slot, demand-pull inflation, cost-push inflation. Allez, diplômés, traduisez-moi cela avec votre stylistique comparée, votre linguistique, votre philologie (la grammaire est chose entendue), vos exercices infréquents de traduction de textes, votre thèse. Vos études vous sont vaines. Ces expressions ne sont pas affaire d'études mais d'étude (au singulier) si le dictionnaire bilingue les ignore. Toutes ces études livresques étrangères à la traduction, ne mettent pas en mesure de traduire les simplicités ci-dessus. Le serait davantage celui qui, durant vos mêmes années d'université, aurait quotidiennement traduit. Ces «difficultés» l'auraient peut-être conduit à se plier à la seule discipline par laquelle on apprend à traduire, lecture de revues d'ordre général et spécialisé, CRAYON FICHEUR À LA MAIN.*

*Vous pensez, lecteur, que nos propos sont erronés? TOUS les services de traduction, tant privés que publics, nous donnent éloquentement raison. Tous ces services comptent parmi leur personnel, des réviseurs. Un réviseur a pour fonction de lire le texte établi par le traducteur (diplômé ou non) et d'y apporter les mille et une cor-*

## AVANT-PROPOS

*rections qu'exigent ses fautes : charabia, contre-sens, faux sens, fautes de grammaire, de syntaxe, de style, d'orthographe. Que dirait-on de l'hôpital qui aurait un personnel de réviseurs des interventions pratiquées par les chirurgiens, personnel qui reprendrait incisions, explorations pectorales et viscérales, curetages, ablations, sutures, en plus d'aller repêcher instruments et coton hydrophile? Mauvais chirurgiens qui tiendraient du boucher. Mauvais hôpital qui serait plutôt une écorcherie. Voilà pourtant de quoi retourne cette traduction de ces traducteurs à réviser.*

*Pour ceux qui, aspirants traducteurs, déjà traducteurs (malhabiles), réviseurs (en peine), chefs de service de traduction désabusés et directeurs d'école de traduction (!) partagent notre avis sur la traduction, voici en quelques mots les deux seuls moyens à apprendre (nous disons APPRENDRE, non pas «enseigner») à traduire : s'exercer quotidiennement et longuement à la rédaction, et pour cela lire force revues professionnelles et techniques [...]; acquérir une mine de connaissances en lisant ces mêmes revues. Ce faisant, on comprendra de quoi retournent les textes anglais, et les mots, les expressions et les phrases pour en transposer le sens en français viendront d'instinct. On en arrivera à traduire aussi machinalement et rapidement que l'on peut taper à la machine à écrire.*

*Tout le reste est erreur, fumisterie, inconscience, échec assuré. Tout le reste est perte de temps précieux et gaspillage d'argent rare (Beaudet 1971).*

Cette prise de position, qui ne fait pas la part belle à la nuance, est une vibrante apologie de l'empirisme. Ni art ni science, la pratique de la traduction n'est qu'un vulgaire artisanat. Ceux qui pensent le contraire sont des «fumistes», des «gaspilleurs de fonds publics». La traduction ne s'enseigne pas : elle est un jeu puéril, banal et mécanique qui se ramène à une simple équation lexicale du type *horse* = cheval. Tout est là. Traduire est un «enfantillage», un exercice de substitution de mots. Le traducteur, une machine. Sa mémoire fonctionne comme un distributeur automatique d'équivalents lexicaux. Il suffit à l'aspirant traducteur d'approvisionner son distributeur en s'adonnant à la lecture et à la confection de fiches, deux bonnes habitudes, par ailleurs, mais pour d'autres raisons. Les difficultés de traduction ne résident pas dans les textes. Les discours sont univoques. Leur compréhension ne fait jamais problème. Quand un terminologue soutient, en outre, qu'un mot hors contexte a un sens, on peut mettre en doute ses connaissances en linguistique. Dans une autre chronique, ce même auteur affirme avec

la même assurance déconcertante : «Le traducteur n'a qu'une règle : être fidèle; il ne connaît pour cela qu'un truc, toujours le même : avoir en tête l'équivalent du mot de la langue de départ ou savoir comment et où le trouver<sup>1</sup>.» Une règle, un truc. Tout est dit. Et chacun sait qu'en traduction la «fidélité» n'est pas problématique et que le texte d'arrivée est toujours une parfaite copie-miroir du texte de départ...

En filigrane de cette vision réductrice de la traduction et de son enseignement, se profile le préjugé tenace selon lequel l'université est le royaume des cours théoriques coupés des réalités du marché du travail, du «vrai monde». Donc inutiles. «Linguistique, philologie, étymologie, stylistique comparée n'interviennent-elles pas dans la formation du traducteur?» se demande encore l'auteur dans une autre chronique. Nullement, répond-il. Ces disciplines, ajoute-t-il par dérision, seraient aussi utiles au futur traducteur que l'étude de la métallurgie du scalpel pour la formation du chirurgien... Attitude anti-intellectuelle, dont heureusement la traduction est sortie.

C'est dire à quel point la pédagogie de la traduction revient de loin. La multiplication phénoménale, partout dans le monde, des écoles de traduction depuis la fin des années 1960 prouve à l'évidence que ces centres de formation ont leur utilité et qu'ils préparent généralement bien les aspirants traducteurs au marché du travail. «La traduction peut et doit s'enseigner<sup>2</sup>.» Les recherches théoriques sur le processus cognitif de la traduction infirment la conception foncièrement erronée et simpliste de ceux qui prétendent que traduire correspond à une recherche d'équivalences sur le seul plan lexical. Cette opération porte sur des discours et non sur des mots et fait intervenir des compétences, des connaissances et des aptitudes nombreuses. S'il y a une part d'art, c'est-à-dire de créativité, dans l'acte de traduire – tous les chercheurs en conviennent –, cet art repose sur des techniques. Et ces techniques peuvent s'enseigner et s'apprendre, tout comme on peut enseigner les langues, l'orthographe, la grammaire, la syntaxe, le style, les techniques de la bonne rédaction, les méthodes de recherche terminologique et documentaire ou l'utilisation de logiciels. Seul le talent ne s'enseigne pas. Mais, en y réfléchissant bien, le talent ne serait-il pas tout simplement le don de pouvoir faire facilement ce que d'autres arrivent à faire plus difficilement? Certains candidats traducteurs moins doués ont besoin qu'on les guide sur la voie à suivre, qu'on leur fasse connaître les règles et les procédés régissant les subtilités du transfert interlinguistique. La demande de traducteurs compétents est telle de nos jours que les personnes naturellement douées pour exercer ce métier sans formation ne suffisent pas à com-

## AVANT-PROPOS

bler les besoins. Il faut ajouter également que le métier a beaucoup évolué, comme nous le verrons dans la Partie IV, et l'on peut de moins en moins faire l'économie d'un apprentissage universitaire de la profession.

Les programmes de formation de traducteurs cherchent, en somme, à mettre les futurs traducteurs sur la voie du professionnalisme en cherchant à atteindre, entre autres, les objectifs complémentaires suivants :

- consolider le plus possible les connaissances langagières des candidats traducteurs;
- leur inculquer une méthode de travail efficace;
- les initier à la recherche documentaire;
- leur apprendre les techniques de la recherche terminologique;
- leur faire connaître les principales langues spécialisées;
- leur décrire en termes justes le processus de la traduction;
- leur faire assimiler le métalangage de la traduction;
- leur enseigner à négocier les multiples contraintes du transfert interlinguistique et interculturel;
- développer leur esprit d'analyse et de synthèse, leur jugement critique;
- leur présenter les aides à la traduction, les nouvelles technologies utiles aux traducteurs;
- développer leur aptitude à la rédaction;
- développer leur compétence à traduire des textes dans divers domaines.

Le plus grand service que les écoles de formation rendent à leurs traducteurs diplômés est de leur faire connaître les règles de la traduction, règles qu'ils mettraient autrement des années à découvrir intuitivement. Certains traducteurs n'y arrivent jamais. Pour progresser, tout art, toute science, toute technique doit être enseignée : la salle de classe est un merveilleux laboratoire de recherche et d'expérimentation. Elle oblige à réfléchir, à organiser, à systématiser.

Je n'aborderai pas en détail dans les pages qui suivent tous les objectifs pédagogiques énumérés ci-dessus. Cet ouvrage, qui se compose d'une douzaine de textes, dont certains inédits, se veut une contribution à la réflexion sur l'enseignement *pratique* de la traduction. Les textes ayant déjà été publiés sont présentés ici dans une version remaniée et actualisée. La source originale figure en note. La terminologie en a été uniformisée et tient compte des acquis récents

dans ce domaine<sup>3</sup>.

Je commencerai par évoquer dans une première partie certains aspects d'ordre méthodologique en montrant qu'il est possible et grandement souhaitable de structurer l'enseignement *pratique* autour d'objectifs d'apprentissage clairement définis. Je traiterai ensuite des rapports souvent problématiques que la théorie entretient avec la pratique. Si son utilité n'est pas toujours évidente, c'est qu'il y a théorie et théorie. Dans une troisième partie, je proposerai une classification des manuels de traduction et procéderai à un examen du métalangage qu'utilisent les auteurs de ces manuels pour tenir un discours sur la traduction et son enseignement. Enfin, dans la quatrième et dernière partie, je tenterai de montrer que si la traduction fait l'objet d'un enseignement spécialisé dans des écoles spécialisées, c'est parce qu'elle est une *profession* à part entière.

Si cet ouvrage contribue, un tant soit peu, à nourrir la réflexion sur la pédagogie générale de la traduction et suscite d'autres travaux dans ce champ de recherche où tout est loin d'avoir été dit, sa publication n'aura pas été vaine.

## Notes

1. «Promotion de la langue française», dans *Le Droit* (Ottawa), 3 octobre 1970, p. 5.
2. Tel était le titre de la réplique qu'avec deux autres diplômés en traduction, François Gauthier et Marcel Marquis, j'avais adressée à l'auteur de la chronique (*Le Droit*, 20 août 1971, p. 6). Reproduite sur le cd-rom «Histoire de la traduction» (Delisle et Lafond 2004)
3. La majorité des termes appartenant au métalangage de l'enseignement de la traduction et utilisés dans cet ouvrage sont définis dans *Terminologie de la traduction / Translation Terminology / Terminología de la traducción / Terminologie der Übersetzung*, publié sous la direction Jean Delisle, Hannelore Lee-Jahnke et Monique C. Cormier, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins, coll. «Collection FIT», n° 1, 1999, 433 p. Il existe aussi une version arabe, finnoise, galicienne, italienne, néerlandaise, polonaise et russe de cet ouvrage. Des adaptations dans d'autres langues sont en cours.